

QUAND MARIE EST PARTIE
L'AMOUR DANS UNE USINE DE POISSONS

Du même auteur

aux éditions THEÂTRALES

LE PREMIER, 1984, puis 1995

LE BAISER DE LA VEUVE, 1984, puis 1995

L'INDIEN CHERCHE LE BRONX, 1987

LE RESCAPÉ, 1987

DIX PIÈCES COURTES, 1995

chez d'autres éditeurs

DES RATS ET DES HOMMES, *Avant-Scène n° 944*

LA MARELLE et DIDASCALIES, *Avant-Scène n° 927*

QUELQUE PART DANS CETTE VIE, *Avant-Scène n° 867*

ISRAËL
HOROVITZ

QUAND MARIE EST PARTIE
L'AMOUR DANS UNE USINE
DE POISSONS

*adaptation française
de Philippe Lefebvre*

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions

THEATRALES

Les éditions THEATRALES bénéficient d'une aide de la



La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.



© 1996, Israël Horovitz, pour la langue anglaise
© 1996, éditions THEÂTRALES et Israël Horovitz, pour l'adaptation française

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-84260-005-3

QUAND MARIE EST PARTIE

(Fighting Over Beverley)

PERSONNAGES

ZELLY SHIMMA, *pas loin de soixante-dix ans*

HENRI CHENU, *pas loin de soixante-dix ans*

MARIE SHIMMA, *presque soixante-dix ans, mariée à Zelly*

CECILY SHIMMA, *la quarantaine, fille de Marie et Zelly*

LE LIEU

Toute l'action de la pièce se déroule dans le salon de la maison de Marie et Zelly Shimma, qui surplombe la baie du port de Gloucester, dans le Massachusetts.

L'EPOQUE

Plein hiver, de nos jours.

CHRONOLOGIE DES SCÈNES

Acte I

scène 1 : une heure de l'après-midi, samedi.

scène 2 : sept heures du soir, samedi.

scène 3 : sept heures et demie, dimanche matin.

Acte II

scène 1 : dimanche vers midi.

scène 2 : deux heures, dimanche après-midi.

scène 3 : cinq heures, dimanche après-midi.

Cette pièce a été créée le 18 février 1997 au Théâtre de la Madeleine dans une mise en scène de Philippe Lefebvre, avec Simone Valère, Roger-Pierre, John Berry et Rebecca Pauly.

ACTE I

Scène 1

Dans l'obscurité, on entend une chanson d'Edith Piaf : C'était un jour de fête, enregistrement des années quarante.

Lumière.

Le living-room de la maison de Marie et Zelly Shimma à Gloucester, dans le Massachusetts; il est midi. Bien en évidence, au milieu du décor, vers l'avant-scène, un petit orgue Hammond. Au centre de la pièce, un canapé bien rembourré, dont le tissu s'accorde aux chaises, tout aussi confortables.

La porte d'entrée de la maison est située au fond de la scène, à gauche. Au fond, à droite, on voit la porte de la cuisine, et un escalier menant aux chambres du haut. Au-dessus, une rangée de fenêtres donnant sur le port de Gloucester. A l'extérieur, aux travers des fenêtres, on voit la neige tomber. C'est l'hiver, il fait mortellement froid. Dans le lointain, le vent hurle, quelques chiens aboient à la mort, des bouées se balancent, faisant résonner leur cloche; la sirène de brume du phare n'arrête pas de lancer sa longue plainte lugubre; une mouette affamée pousse des cris perçants. Un coup de tonnerre éclate.

Apparition de Marie Shimma dans la porte de la cuisine, un pot de café à la main. Du haut de ses soixante-dix ans, Marie semble très en forme; elle a dû être très belle, elle est toujours très belle. Elle vient vers Henri Chenu, assis sur le canapé. Il a les cheveux blancs, un âge certain, le visage buriné. Cravaté, soigné, il est habillé avec une certaine recherche un peu voyante. Sans vulgarité et avec un grand naturel, son expression et sa voix sont marquées par des inflexions et des intonations populaires.

MARIE.— Ça non... Je ne peux pas dire que ça ne m'a rien fait de te voir débarquer ici!... Je mentirais... Mon Dieu... quel choc!... Parce que ce n'est pas que tu ne sois pas bien... Non, non, tu es bien... même très bien... La seule chose... c'est que... c'est que tu fais... vraiment... tes soixante-dix ans...

HENRI.— Je comprends que tu sois tombée à la renverse... Moi, c'est pareil, tu sais... Je m'attendais presque à retrouver une petite bonne femme de dix-huit ans, bien roulée avec une jolie poitrine, et tout... Alors, te voir comme ça... à ton âge... moi aussi, j'ai eu un choc... Attention, c'est pas que tu ne sois plus attirante... ah ça non, absolument pas! Tu es toujours aussi attirante... C'est juste que tu n'as plus dix-huit ans, toi non plus... Tu sais quoi?... Je croyais que tu allais ressembler à ta mère... ouais... comme elle était, quand je l'ai vue, la dernière fois... Elle avait quoi... trente-huit, trente-neuf ans?... C'était une gamine, comparée à nous, aujourd'hui?...

MARIE.— Elle vient de mourir.

HENRI.— Oh non... ça a dû être très très dur?...

MARIE.— Elle avait quatre-vingt-quinze ans, presque quatre-vingt-seize.

HENRI.— Je suis vraiment désolé...

MARIE.— Tu sais, ma mère n'avait pas une place très importante dans ma vie. On n'a jamais eu trop de contact... Pas le genre à se téléphoner trois fois par jour, à se voir pour un oui, pour un non. Je ne dépendais pas de maman. Elle a été dans une maison de retraite pendant près de vingt-cinq ans...

HENRI.— Tant que ça?

MARIE.— Ça aurait pu être beaucoup plus long.

HENRI.— Tu as beau dire, je suis sûr que ça a quand même été un coup terrible. Je le sais... moi, quand ma mère est morte, j'étais vraiment bouleversé... presque anéanti. Je n'ai pas pu manger normalement pendant près d'un an. Je ne pouvais plus regarder de la viande rouge ou du poulet rôti. (*un temps*) La grippe.

MARIE.— Tu l'as attrapée?

HENRI.— Elle l'a attrapée. Ça l'a tuée. (*sans prévenir*) Je ne me suis jamais marié. Depuis que tu t'es sauvée avec lui... depuis que tu as disparu... il n'y a pas eu une seule femme dans ma vie, pas un seul autre amour, pas une seule liaison... enfin... de la moindre importance... valeur... Que toi dans ma tête, Marie... rien que toi dans mes souvenirs... et en prime... personne dans mon lit... (*il sourit*) Tiens, ça rime : en prime, Marie est dans la tête d'Henri,

personne dans son lit, le mari, lui, dort dans celui de Marie!... Ami de la poésie... bonjour!

Il se marre.

MARIE.- Je... (*un temps*) Tu n'as pas faim? Tu veux quelque chose?

HENRI.- J'ai mangé un potage délicieux, dans un petit resto, juste en face de la gare.

MARIE.- Chez Maria... A « seafood chowder »!... de la « soupe aux fruits de mer »?...

HENRI.- C'est ça... une « soupe aux fruits de mer »!... Ah... de première! Un bol de soupe génial, avec toutes les sortes de fruits de mer qu'on peut imaginer dedans... coquilles Saint-Jacques, palourdes, des tas de morceaux de poissons que je ne connais même pas, des crevettes roses... et le tout, avec une bonne portion de frites bien croustillantes. Un petit déjeuner impeccable!

MARIE.- C'est un de nos restaurants préférés... Quand Cecily vient ici... Cecily, c'est notre fille... elle en rapporte des paquets entiers chez elle, en Californie. Elle les congèle dans des tubes. Elle adore la « seafood chowder » de chez Maria.

HENRI.- Quand même pas meilleur qu'une bonne assiette à soupe de tripes à la mode de Caen, hein...

MARIE.- Mais... il n'est qu'une heure. Tu as déjà déjeuné?

HENRI.- Je suis arrivé tôt, ce matin, à Gloucester.

MARIE.- Tôt?

HENRI.- Assez tôt oui... Du coup, j'en ai profité pour faire deux repas en même temps : mon petit déjeuner et le déjeuner...

MARIE.- Pourquoi tu n'es pas venu directement?

HENRI.- Je voulais voir à quoi ça ressemblait, Gloucester.

MARIE.- Il ne fallait pas traîner, comme ça, dans le froid. Ce n'est pas raisonnable, c'était idiot... Tu aurais dû monter directement ici... (*un temps*) Tu es venu en train?

HENRI.- En train, oui... enfin, pas tout le voyage.

MARIE.- (*rit*) Je m'en doute! Tu as pris l'avion... Quelle compagnie?...

L'AMOUR DANS UNE USINE DE POISSONS

(North Shore Fish)

PERSONNAGES

ALFRED MARTINO, dit « La Boule », *la trentaine, petit et rond, comique triste.*

FLORENCE RIZZO, *la trentaine, elle était vraiment la bombe du collège.*

LOUISE FLYNN, *proche de la soixantaine, maigre, nerveuse ; la mère d'Edith.*

EDITH FLYNN, *la trentaine, adorable, enceinte jusqu'aux yeux.*

SALVATORE MORELLA, dit « SALLY », *pas loin de trente ans, brun, mince, très bel homme.*

JOSIE EVANGELISTA, *la trentaine, bien... bien enveloppée.*

PATRICIA VEGA, *la trentaine, grande, maigre, elle porte des lunettes.*

MARLÈNE VEGA, *la trentaine, la cousine de Patricia ; assez belle, c'est la nouvelle employée.*

CATHERINE SHIMMA, *la trentaine elle aussi, mais plus branchée.*

LE LIEU

La chaîne de conditionnement dans l'atelier principal de la North Shore Fish, une usine de traitement de poissons congelés, à Gloucester, Massachusetts.

LE MOMENT

Une journée de travail, en été, de nos jours.

NOTES SUR LE DECOR

Le décor devra être construit, au départ, avec des matériaux de théâtre, mais en y ajoutant des éléments provenant d'une vraie chaîne de traitement de poissons.

D'une manière générale, les machines et les matériaux à utiliser pour le décor, doivent être démodés, obsolètes. Tout ici est vieux, dépassé. Même si une seule chaîne fonctionne, d'autres peuvent être vues en découverte.

Dominant la scène, au centre, un bureau à large baie vitrée, qui va accueillir la cuisine de l'inspecteur. Dans cette pièce, un bureau avec machine à écrire, une échelle, un poêle. Ce bureau doit avoir une porte très solide et épaisse, de telle sorte que, une discussion, hurlée en haut, ne puisse parvenir qu'à l'état de murmure colérique aux oreilles des travailleurs, en bas, à la chaîne. Quelqu'un, dans le bureau, est cependant parfaitement visible par les travailleurs de l'atelier, de même que par le public. L'effet principal de ce bureau est qu'une deuxième scène, (ou un gigantesque écran de cinéma ou un moniteur de télévision, habité par des acteurs, jouant la comédie) est suspendue au-dessus de la première scène.

North Shore Fish Processing Company a connu des jours meilleurs par le passé. Ce fait doit être clairement établi par l'état bien défraîchi de l'atelier et son fouillis ainsi accumulé.

Chaque poste de la chaîne de traitement est personnalisé par une petite boîte ouverte où le nom de chaque travailleur est écrit au marker fluo. Ainsi, il y a des boîtes marquées « Florence », « Patricia », « Edith », « Louise », « Josie », « Zoé », « Carmella », etc.

Les poubelles, en carton ondulé, hautes, emplies de sacs en plastique enroulés au sommet, attendent d'être remplies et fermées. Il y a un carton à chaque poste de travail, le long de toute la chaîne et un tas de cartons de réserve, formant un énorme tas contre le mur de fond de scène. Des tuyaux, des conduits d'air comprimé, des câbles et autres gadgets de « haute technologie... » sont partout, bien en évidence.

Les chaînes ont deux systèmes principaux de convoyage : l'un qui apporte le poisson à traiter aux ouvrières, l'autre qui délivre le produit fini à la table d'emballage.

NOTE SUR LES COSTUMES

Robes et tabliers blancs ou pastels, gants de manutention en caoutchouc ou jetables, en plastique, filets à cheveux et « casquettes » américaines, pour les femmes. Martino porte chemise à manches courtes et pantalon, le tout en treillis, de longs gants en caoutchouc épais, un tablier blanc, des bottes de caoutchouc, une casquette de base-ball des « Red Sox ». Sally a un pantalon moulant en gabardine bleue, des mocassins noirs, une chemise rayée, cravate et une longue blouse blanche. Il met parfois un casque de chantier. Catherine porte jupe, chemisier, un gilet, blouse blanche par-dessus le tout.

Cette pièce a été créée le 12 mars 1997 à Oissel, dans une mise en scène de Bob Villette, avec Catherine Cazorla, Béatrice Benet, Agnès Dewitte, Stéphan Jones, Isabelle Patissier, Ludivine Privat, Frédéric Seintignan, Valérie Thoumire, Carole Vandamme.

ACTE I

Un ensemble de machines, dans un atelier où l'on prépare le poisson congelé. La chaîne de montage, très style années quarante, occupe une grande partie de la scène. Des fûts en aluminium, un tapis roulant en caoutchouc, le sol en ciment, de l'espace également tout autour. Un bureau vitré domine la chaîne de montage, au fond et au centre de la scène.

Alfred Martino, dit « La Boule », la trentaine à peine, lave le sol avec une serpillière. Tout en lavant, il chantonne Strangers in the night. Il porte un pantalon et une chemise de treillis ; une casquette de base-ball de l'équipe Red Sox.

MARTINO.—

Strangers in the night...

Dum duh dah...

Dum dahh...

Strangers in the night

Love love love love...

J'ai oublié toutes mes paroles...

Dum duh dah... dum dahn...

Tu vas bientôt passer à la casseroooooole...

Et tu verras c'est pas drôôôôôle...

Strangers in the night...

Elle était pas terriiiiiible...

Il se prépare à un beau final.

Strangers in the nighhhhhht!

Florence entre, elle porte un short, chemisier léger, lunettes de soleil, tenant sous le bras deux gros livres de poche, cigarette au bec. Elle se frotte les mains, comme pour se les réchauffer. Elle écoute Martino conclure son grand final avant d'intervenir. Son commentaire le fait sursauter.

FLORENCE.— Tu appelles ça chanter ! Je croyais que c'était des dauphins qu'on étranguait ici... Je ne pouvais pas deviner que c'est toi qui étranguais *Strangers in the night* !